

Entretien avec Alain Damasio, à propos de son roman « La Horde du Contrevent ». Œuvre foisonnante qui réconciliera les lecteurs « classiques » et les lecteurs de littérature d'imaginaire et de Fantasy. Le livre est accompagné d'une bande-son.

Alain Damasio, comment est née l'idée de lier écrit et musique ?

C'est venu d'Arno Alyvan, le musicien qui avait ce projet de mettre un livre en musique depuis longtemps. Il a trouvé dans la Horde un univers très porteur, une fluidité et une poésie proche de son travail à base de nappes riches, de sons tissés, coulants, souples. L'enjeu, avec des moyens modestes et beaucoup de recherches, plusieurs maquettes, des prises de sons en extérieur, des allers-retours entre nous a plutôt été de faire vivre un disque-univers qui réponde au livre-univers, qui en soit l'écho autonome, automoteur. Arno a abordé le texte et les scènes du livre comme une matière première à découper, il a prélevé, intégré, samplé, reconstruit !

Des extraits de la musique sont sur le site lahordeduvent.org. C'est un projet ambitieux, pour votre éditeur La Volte, de sortir un deuxième roman au prix de 28 euros. Le livre sera un bel objet autant qu'un concept ?

Oui, Mathias Echenay a cette passion pour un travail artisanal minutieux. L'objet livre sera très beau avec un double rabat long, le CD intégré dans le troisième de couverture, un graphisme qui joue sur les ressources du lettrage et de la typographie. La Volte veut apporter ce concept de livre-CD, qui existe déjà, avec cette originalité que le CD est une véritable bande originale du livre, à savoir un album entièrement composé à partir du roman pour en déployer l'univers, pour le représenter, le rendre présent à nouveau autrement, par le son ce sens très puissant.

L'écriture du vent est belle, elle unit son et chorégraphie. Vous avez inventé un nouveau système de notation. Allez vous le peaufiner ?

Ce système est appelé, dans l'idéal, à alimenter un générateur de vent qui sera peut-être proposé aux Utopiales en novembre, de façon ludique ! Il prendra une importance plus forte dans une suite éventuelle puisqu'il est à mes yeux le soubassement rythmique des phrases. Supprimez tous les mots d'une phrase et ne conservez que la ponctuation, et vous sentez visuellement un rythme qui est celui de la syntaxe, tout simplement. La partition d'une phrase ne fait qu'une avec sa ponctuation. Il existe pour moi une analogie très forte entre l'écoulement des syntagmes et celui d'un vent sur un relief qui serait fait d'adverbes, de groupes nominaux, de conjonctions...

A ma connaissance, seuls « Dune » de Frank Herbert et le « Vent de Nulle part » de Ballard ont utilisés le vent comme un élément essentiel et une figure de destruction - hormis les romans de marine à voile et ceux utilisant des vents anthropomorphes-

Je crois que Brussolo aussi a créé une planète des cyclones. Mon inspiration originelle vient de Bradbury, d'une nouvelle extraordinaire qui s'intitule sobrement : « La pluie ». C'est l'histoire, simplissime, d'un escadron sur Vénus qui cherche une coupole solaire sous laquelle s'abriter et qui subit une pluie diluvienne continue, qui fleurit et pourrit tout. La puissance de la pluie dans ce texte m'avait énormément touché et j'ai cherché quel élément pourrait avoir la même force nue : ce fut le vent.

La Horde contrairement à la « Zone du Dehors », n'a rien d'une anticipation, elle est posée hors temps et hors espace. Le registre est clairement symbolique. Le vent vaut pour la vie même, avec sa polysémie, sa souplesse, ses métamorphoses incessantes, le combat qu'elle implique. Chercher l'origine du vent n'a guère plus de sens que d'essayer de comprendre la naissance du vivant. Mais l'affrontement, la prise en corps du vent, la recherche aérologique, le combat, eux valent pour eux-mêmes, de façon immanente. Je voulais un mythe de Sysiphe au fil duquel, comme le dit Camus, on puisse « imaginer Sysiphe heureux. »

Des signes désignent les personnages, c'est un moyen habile et économique qui évite les tournures lourdes. Est-ce une chose que vous avez à cœur de poursuivre ?

Oui, la narration à plusieurs voix, présente dès mon premier roman, est fondamentale dans ma recherche. Elle est au cœur de mon apport littéraire, si tant est que j'en aie un. Je crois à la « polyphrénie » profonde de l'être humain, qui me paraît encore plus intense à l'époque contemporaine. Nous sommes clivés en strates multiples, schizos autant qu'un film de David Lynch, et d'autant plus vivants que nous multiplions ces strates. Deleuze parle d'une capacité de peuplement propre à l'écrivain. Je serais aujourd'hui incapable d'écrire un roman à une voix. J'ai besoin d'habiter, de hanter et de me laisser hanter par plusieurs cerveaux, plusieurs corps dont l'un

entend tout, l'autre ne voit que les couleurs, le troisième ne sent que les masses, une chair douce, un corps brutal comme celui de Golgoth, un réfléchi et calme, etc... Et j'ai besoin de plusieurs langues, styles, registres, argots qui traduisent ces perceptions en éclats du monde. La polyphonie narrative est en outre une ressource extraordinaire en terme de dynamique, de rythme, de décalage constant. Passer du cerveau de Golgoth à celui d'Aoi enrichit la lecture, les scènes, l'appropriation sensuelle de l'univers. Et c'est plus que tout être fidèle au réel, qui est cet éclatement, cette incompréhension des consciences.

Est-ce difficile d'orchestrer 23 personnes ?

Oui, c'est très difficile, c'est foutrement long et végétal, ça m'a demandé d'abord quatre ans de maturation pour ancrer en moi chaque personnage principal, avant même la première ligne du livre. Ensuite, j'ai écrit 50 pages de fiches personnage, avec, comme dans les jeux de rôles, l'origine, le passé, le style de contre, la quête, les amitiés, le rapport au vent... L'imprégnation est très longue et elle décide de la vitalité du personnage.

J'ai vécu sept ans avec Golgoth, Sov, Pietro, Oroshi, Caracole et Aoi, ils sont partie intégrante de mon évolution, de ma vie intérieure. Il faut que ça passe dans mon sang pour exister dans la tête du lecteur. Sinon, vous n'avez que d'habiles caricatures, et la Horde évidemment en exhibe quelques-uns dans les personnages secondaires. Qu'un personnage, même un seul, existe, que le lecteur ait le sentiment qu'il peut le rencontrer ce soir, demain, l'avoir devant lui. La triche ici est impossible. Soit vous vivez dedans, soit vous créez des silhouettes en agrégeant du cliché. Mais le lecteur sent la différence.

La difficulté, si l'on veut creuser, est cette fameuse « capacité de peuplement » : jusqu'où pouvez-vous être peuplé sans exploser, sans sombrer ? Jusqu'où avez-vous la capacité à tenir ensemble, à faire coexister et vivre dans votre petit cerveau, des personnages aussi différents d'Aoi et Golgoth ? C'est un entraînement, une approche quotidienne, une récurrence mentale de scènes. Je supporte très mal la critique rebattue et facile des écrivains qui seraient des individus « égocentrés » ou narcissiques. Je pense que les plus grands sont au contraire extraordinairement « exocentrés ». Shakespeare, Cervantès, Molière, Gorki pour prendre des exemples indubitables, hébergent des dizaines de tribus en eux. Ils sont peuplés. Dan Simmons le réussit dans Hypérion avec majesté et ampleur. J'essaie pour ma part, j'expérimente ce peuplement et je suis heureux si cinq ou six personnages existent en chair et en sang par le livre, à travers cette polyphrénie. En vieillissant, j'espère vivre après avoir aller plus loin, faire pousser d'autres corps en moi !

La première page fait penser à la « Maison des feuilles ».

Oui, qui est sans doute la plus belle utilisation récente de la typoésie dans un cadre romanesque ; Les coïncidences de recherche sont toujours agréables. J'ai découvert la « Maison des Feuilles » en pleine écriture, bien après avoir inventé le système des signes de vent et j'ai été heureux de trouver un auteur qui avait mené ces recherches très loin. Ça montre que des affinités, peut-être, se créent, entre romanciers qui tentent d'acclimater des ressources hétérogènes au roman *dans* le roman. Puiser dans la poésie contemporaine est très fécond également.

Chacun a sa place dans La Horde, y existe-il une hiérarchie ?

Non, il n'existe qu'une hiérarchie de charisme peut-être, car chaque personnage est doté d'une personnalité hors du commun, très puissante.

Golgoth est un guide aveugle, fou, qui ne commande rien, qui n'a pas de poids véritable en terme de hiérarchie, qui tient sa horde par l'estime qu'il suscite. Pietro est respecté mais enfermé dans ses enjeux intérieurs de noblesse, Sov cherche le lien, Oroshi impressionne par son expertise aérologique mais c'est vrai de chaque hordier qui vaut par l'excellence de sa fonction.

Le roman utilise la quête, thème cher à la Fantasy avec une forme linéaire de construction.

Oui, la narration, quoique éclatée, est volontairement linéaire, tractée. La quête est une souche narrative tellement ancienne et puissante qu'il est tentant d'en utiliser la vitalité.

A bientôt, Alain Damasio et bon vent à la Horde du Contrevent !

Propos recueillis par Jean-Damien Bastid, libraire au Virgin Megastore des Champs-Élysées.